

Happiness

Laurence Gough

Numéro 1, été 2006

Ketchup

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2497ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gough, L. (2006). Happiness. *Biscuit Chinois*, (1), 64–75.



Laurence Gough

Laurence Gough a vingt-deux ans. *Happiness* est sa première nouvelle à être publiée. Laurence Gough est contente.

Happiness

À NOUVELLE, L'ÉPICERIE se trouve au bas de la côte. Tout autour il y a le cinéma, la salle de quilles, la rivière et la maison de Coucoune. Au faîte de la côte, il y a le magasin général et la maison de Jacqueline. Et un peu en dehors du village, à Nouvelle-Ouest, après les champs mais avant le bois, il y a la maison de Gisèle. Il est une heure trente, monsieur Leonard doit avoir reçu sa livraison.

« *Hey Bungalow Bill ! What did you kill ? Bungalow Bill !* » Gisèle et Coucoune sur une bicyclette et Jacqueline sur l'autre descendent la côte en chantant à tue-tête. « J'espère qu'y va avoir des *May West* c'te coup-là ! »

Le samedi est la journée du payage de traite. À tous les coups, les trente sous passent dans l'achat d'un chip, d'une liqueur et d'un petit gâteau. Quand Gisèle n'a pas de trente sous, c'est Jacqueline qui paye pour elle.

À une heure et demie aujourd'hui, monsieur Leonard a effectivement reçu des *May West*. Pendant que ses deux amies se dirigent vers le comptoir, Gisèle s'arrête dans l'allée derrière les pétards à mèche. Une boîte de serviettes sanitaires est ouverte, une couple se glissent dans sa sacoche. Derrière sa caisse, monsieur Leonard n'a rien vu. Dehors, il fait beau.

— Pourquoi ta mère t'as pas donné d'argent pour ça, Gisèle ?

— A n'en avait pas à matin. De toute manière, ça coûte ben trop cher pour c'que ça sert, les couches. »

À douze ans, Gisèle est la seule des trois à être menstruée. La première fois ça a été à son anniversaire de neuf ans. Jacqueline et Coucoune ne l'ont appris qu'un an plus tard.

Pas besoin de se presser; le champ n'est pas loin et les garçons ne seront pas encore arrivés. Les filles décapsulent les bouteilles et enfourchent tranquillement leurs bicyclettes.

Roméo a été clair au téléphone : rendez-vous à deux heures, pas de niaisage. Il ne se doute pas que sa petite sœur Coucoune a tout entendu. À deux heures cet après-midi, il n'est surtout pas au courant qu'elle et ses deux petites amies frémissent d'impatience dans un buisson tout près. Il se pointe donc à l'heure prévue avec sa nouvelle carabine à plombs et Gilles Wafer.

Et Gilles Wafer.

Après avoir placé les cannettes en ligne droite, Roméo tend sa carabine à son meilleur ami. Celui-ci se prépare. Il dresse l'arme, vise, approche son doigt de la gâchette... Les filles passent proche de sortir du buisson : s'il se blessait ? Et s'il ne maîtrisait pas la technique ? S'il avait besoin des cours de Gisèle ! Mais, du premier coup, il atteint la cannette du milieu. Gilles Wafer a ça dans le sang. Gilles Wafer est un dur au cœur tendre.

Résultat de l'union de la sulfureuse Rita Caissy et du solide Elvin Wafer, Gilles Wafer est un mélange gagnant.

Bon dans les sports, respectable à la guitare, il a toujours une réplique spirituelle au bout des lèvres, et jouit d'un physique à faire rêver. Quand il passe dans les rues du village avec sa démarche d'enfer, à tout coup on entend en trame de fond la chanson *Happiness is a Warm Gun* des Beatles. Toujours celle-là, et toujours les bouts qui disent : « *I need a fix cause i'm going down* » et « *happiness is a warm gun* », qu'il susurre comme pour informer de la loi qui régit son mode de vie, comme un avertissement et une invitation à entrer dans son univers sombre et envoûtant. Quand Gilles Wafer passe devant les filles, elles le regardent toutes. Mais ses beaux grands yeux de Paul McCartney ne se tournent vers personne. Vers personne, sauf apparemment vers cette traînée de Colette Damboise, la supposément plus belle fille du village, avec ses jambes croches et sa face de cheval.

Une fois, cependant, il a regardé Gisèle. Elle avait fait exprès de mettre ses shorts très courts et sa camisole rose et rouge pour le rendez-vous du dimanche au salon de quilles. C'est en sortant des toilettes que ça s'est produit : il a glissé ses yeux vers elle, s'est presque attardé sur sa camisole, puis a rejoint ses copains. Gisèle a des seins.

Ça ne sent pas le bon souper en entrant dans la cuisine. Les frères, les sœurs et la mère de Gisèle sont déjà à table, mais le père n'est pas là. Chaque enfant se voit distribuer sa ration de pain sec, verser du sucre brun et du lait par-dessus : la sape. Avec de la chance, il y aura peut-être du steak la semaine prochaine, mais ça reste à voir.

Chez Coucoune ils ont souvent du steak. Chez Jacqueline aussi. Avec du ketchup du magasin.

Avant, quand le souper était terminé, Gisèle donnait le bain à ses deux petits frères. Mais une fois, le plus jeune ne

voulait pas arrêter de pleurer et Gisèle l'a essuyé juste un peu trop brusquement. Depuis ce temps-là, même si le petit a pardonné à sa sœur pour son poignet cassé, c'est leur mère qui s'occupe du bain. Au lieu de ça, Gisèle fait la vaisselle et passe le balai. Après, elle peut faire ce qui lui plaît. La plupart du temps c'est du dessin, seule dans son coin de chambre. Elle dépose la photo de Paul McCartney sur ses genoux et dessine. Elle dessine les traits de sa bouche, la noirceur de ses yeux. Les rêves qu'elle a dans la tête. Elle se dessine elle, ou plutôt, elle se dessine comme elle aimerait être, grande, délicate et belle. Et quand le sommeil commence à lui peser dessus, elle range les dessins tout au fond de son tiroir, là où personne ne peut les trouver, et se glisse sous ses couvertures. De là, elle peut se laisser aller tout entière au mal qui tord son ventre quand elle pense à Gilles Wafer. Les samedis soirs, c'est une autre histoire. Les samedis soirs, même si le lendemain matin il faut se lever tôt — question d'aller s'occuper du veau et des vaches des voisins —, le samedi soir, c'est soir de sortie. Et il y a des samedis soirs plus spéciaux que d'autres.

Yès we're going to a party party ! Yès we're going to a party party !

Il est sept heures et demie. Jacqueline est déjà arrivée chez Coucoune. Elle essaie un rouge à lèvres très rouge, par-dessus la trace orangée laissée par le rouge à lèvres précédent. Coucoune, elle, pratique sa nouvelle danse.

La plupart du temps, c'est là que ça se passe, chez Coucoune; sa maison est située à mi-chemin des deux autres. Il arrive aussi que les réunions se tiennent chez Jacqueline, mais jamais chez Gisèle. La maison de Gisèle est

silencieuse même quand elle est pleine de monde.

« Okay Gisèle, on a pensé que tu pourrais aller les voir pis leur demander une cigarette. Comme ça tu pourrais rester leur parler pis nous autres on arriverait après. »

Le plan est simple : aller au bar, les approcher. Si eux sont capables de se faire servir une bière à quinze ans, elles n'ont qu'à se pouponner un peu pour que ça marche. Il n'y a pas d'heure de rentrée : Gisèle et Jacqueline ont dit qu'elles dormiraient chez Coucoune, et Coucoune a dit qu'elle dormirait chez Jacqueline. Elles se sont planté une tente à côté de la grande épinette, loin dans le bois derrière chez Gisèle.

* * *

Il a fait froid. Il a un peu plu, aussi, vers la fin de la nuit. Ça puait la sueur et l'humidité qui entre dans les os. Les racines sciaient le dos en deux, l'épinette craquait à cause du vent, tellement qu'elle aurait pu s'abattre sur la tente à tout instant. Gisèle a mal dormi. Tout a trop bougé dans sa tête, peut-être même n'a-t-elle pas dormi du tout. C'était tellement confus : un mélange de divagations, de frissons, d'hallucinations, d'angoisse, de panique, d'anticipation, de regrets, d'envie de vomir, de pleurer, de ne pas reculer, de réaliser son rêve, de faire comme elle l'a imaginé mille fois, de reculer, de rester cachée, de ne pas avoir fait ça, de ne pas exister. Ses deux amies ont trouvé ça héroïque, mais c'était con.

Ça avait bien commencé, pourtant. La porte avait été poussée avec désinvolture, la salle traversée d'un pas assuré,

les tabourets chevauchés avec naturel et sensualité. Les filles avaient l'air mature et sexy. L'une jouait avec le trousseau de clés de l'ancienne voiture de son père, tandis que les deux autres bavardaient et riaient, accoudées au comptoir. Leurs cœurs battaient jusqu'à leurs oreilles, mais ça allait. Restait plus qu'à commander. Coucoune savait ce qu'elle avait à faire; elle a commencé à s'éclaircir la gorge pour sortir sa meilleure voix, elle a pivoté tranquillement sur son tabouret en secouant langoureusement ses cheveux, et c'est là. C'est là que le barman a tout gâché. C'est là qu'il les a reconnues. Jacqueline, la p'tite à Réal Saint-Onge, Nicole, la p'tite à Johnny Lavoie, Gisèle, la p'tite à Lucien Allard. Ça l'a bien fait rire, apparemment. Il a posé trois verres de lait sur le comptoir devant elles et a lancé : « Su' mon bras ! »

Par chance, les garçons n'étaient pas encore arrivés. Le face à face s'est fait dehors, juste devant la porte, au moment même où elles s'arrachaient à l'air empesté de rires gras. Jacqueline et Coucoune, trop secouées pour réagir, se sont figées, honteuses, en arrivant devant les garçons. Mais quand Gisèle a vu Gilles Wafer, elle a sauté un plomb. Quelque chose s'est déconnecté dans sa tête, comme si tout d'un coup ce n'était plus la réalité, mais un de ses rêves ou de ses cauchemars. Ses amies ne pouvaient pas en croire leurs yeux, c'était vraiment trop audacieux, ça dépassait tous les calculs : Gisèle s'est jetée sur Gilles Wafer et a lui plaqué un baiser sur la bouche. Gilles Wafer a eu l'air surpris. Son ami a ri un peu, et Gilles a fait comme lui, il a ri un peu. C'est là qu'elle a laissé tomber : « Dans la grange à côté d'chez nous, demain matin, onze heures ».

* * *

Onze heures approche. Comment a-t-elle pu faire quelque chose d'aussi débile, comment a-t-elle pu mettre son plan secret à exécution ? C'était certain qu'elle allait se dégonfler, ça faisait même un peu partie du plan, dans le fond. Et là, sans avertissement, sans qu'elle ait eu le temps d'y réfléchir, elle l'a fait. Elle l'a juste fait. Comment pourrait-il l'aimer après ça ? Comment lui, Gilles Wafer, pourrait-il aimer une fille qui ne soit pas douce, belle et docile ? Il ne pourra tout simplement pas, il ne pourra pas, il ne l'aime pas.

Mais peut-être qu'il viendra.

Les jambes fébriles de Gisèle font trembler l'échelle. Une fois dans le fenil, elle s'étend stratégiquement dans le foin, en disposant ses cheveux en éventail autour d'elle. Ses yeux restent ouverts en attendant, son cœur bat jusque dans toutes ses extrémités. Maintenant, il doit être plus de onze heures.

La porte craque, c'est Gilles Wafer, ça doit être Gilles Wafer. *Il faut fermer les yeux, alourdir la respiration.* Des pas tournent en rond, font le tour du rez-de-chaussée. L'échelle branle. *Réprimer l'envie de vomir.* Une ombre passe, le foin s'agite. *Soupirer, étirer les bras, rouvrir les yeux.* Gilles est là, il est là assis à quelques centimètres, Gilles Wafer est là. *Dresser le dos bien droit. Se racler la gorge, jeter un coup d'œil vers lui.* Gilles regarde droit devant lui. *Laisser traîner la main près de la siéne. Attendre un peu.* Il ne la saisit pas. *Ramener les genoux sous le menton, gratter le bout du soulier, attendre. Essayer de respirer.* Il s'approche, l'embrasse dans le cou. Des larmes lui montent aux yeux. Il lui prend les hanches, la tire vers lui, ne la regarde pas dans les yeux et enfonce sa langue dans sa bouche. *Le laisser faire.* La langue de Gilles Wafer est dure, elle bouge vite, comme un serpent, jusque dans sa gorge. *Ne pas penser au mal de cœur. Ouvrir les yeux.* Ceux de Paul Mc-

Cartney la regardent tout droit. Sa langue se retire. *Essayer de rire un peu.* Gilles ne rit pas. Il respire fort. De la salive se refroidit autour de la bouche de Gisèle. *Avancer la main vers son visage, essayer de l'attirer.* Gilles ne veut pas, il regarde son corps. Ses seins. Il avance une main vers un des seins, le tâte, tâte l'autre, touche ses cuisses, encore ses seins, ses cuisses. Une autre tentative pour attirer son visage, mais Gilles résiste et glisse une main dans son chandail. Sa gorge se serre, le souffle ne passe plus. Gilles glisse la main entre ses jambes, frotte, ferme les yeux, respire plus fort, plus vite, sa respiration se bloque, il plisse les yeux, frémit et soupire. Puis, les yeux toujours fermés, il ramollit et finit par lâcher son corps.

« Je t'aime, Gilles. »

Gilles toussote.

« J'vas y aller. »

Gilles Wafer descend l'échelle sans la regarder une fois. Les pas sur le foin. La porte qui se referme. Gisèle reste dans le fenil. Gisèle seule dans le fenil. Gisèle pleure.

Tout est sombre quand elle se réveille. Elle a dormi tout l'après-midi. Le vent qui s'engouffre à travers les planches produit comme un sifflement glacial, un sifflement paralysant, écœurant. Ça pue la merde dans la grange. Le foin a gravé un motif dans sa peau et sa culotte est toute souillée de pisses. Dehors il gèle. Son corps est pesant sur la route vide et noire. *Enlever le chandail... il aurait fallu.* Ses pas claquent sur le sol froid. *Mais il aurait dégueulé. Trop laide.* Une voiture passe. *Trop conne.*

« Gisèle ! Qu'est-ce tu fais là ? Ta mère te cherche partout ! »

Les parents de Coucoune ont téléphoné chez Gisèle : elle reste dormir, elle a déjà pris un bain et mangé une soupe. La mère de Coucoune est infirmière, pas de souci à se faire. Jacqueline aussi est invitée.

— Mais pour vrai, t'as aimé ça, hein ?

— ...

— J'la connais, moi, a veut encore garder ça pour elle ! Arrête de faire ta secrète, Gisèle, on s'est promis qu'on se le raconterait, si ça nous arrivait !

— Moi, j'suis sûre qu'il embrasse super bien.

— C'est sûr qu'il embrasse bien, c'est Gilles Wafer. *Gilles Wafer*, t'sais !

— Regarde-la, sur son nuage...

— Gisèle, si tu nous racontes j'te dis quelque chose que tu veux vraiment savoir.

— Coucoune, niaise pas, ta mère a dit qu'il fallait pas qu'a sorte.

— Quelque chose à propos de Gilles Wafer.

Au bas des escaliers, Jacqueline la couvre, pendant que Coucoune distrait ses parents dans le salon. C'est une seconde chance qui s'offre à Gisèle. Juste quelques marches à descendre, et la chance de lui dire qu'elle fera tout ce qu'il veut.

Une marche craque. Elle fera tout pour le rendre heureux. Penser comme lui, sentir comme lui. Elle franchit la porte. Elle satisfera tous ses caprices. Ils s'embrasseront, jour et nuit. En échange, il lui jouera de la guitare et la regardera dans les yeux, il l'aimera. Et elle, elle sera le meilleur parti qu'il pourra jamais imaginer, une vraie petite femme, une vraie, elle est déjà prête.

Incroyable mais vrai, il est là, au bord de la rivière. Sa

guitare résonne doucement dans la nuit, au creux du rivage. Elle l'appelle. C'est comme dans un rêve, plus parfait que dans un rêve. C'est incroyable, comment a-t-il fait pour deviner qu'elle serait là ? Il l'a senti. Elle a laissé sa marque sur son corps. Ils sont liés, pour toujours, il ne pourra jamais plus l'oublier, une marque au fer rouge. Happiness is a warm gun. Les premières notes. Sa voix envoûtante. Gilles l'invite.

« *I need a fix cause i'm going down...* »

Ses yeux sur elle, elle les sent déjà. Ces yeux profonds qu'elle a cent fois imaginés du creux de son lit; ces yeux, elles les a faits siens. Même une nuit aussi sombre que celle-ci ne pourra l'empêcher de les voir.

« *Happiness is a warm gun...* »

Une voix de fille.

Gisèle n'a pas chanté. Cette voix n'est pas la sienne. Une voix de fille. Avec Gilles Wafer. Une voix de fille avec Gilles Wafer, et ce n'est pas sa voix à elle. Cette voix, Gisèle la reconnaît, c'est celle de... Colette.

Colette.

Colette.

Tout à coup, le vent couvre les voix de Gilles et Colette. La lune se perd sous les filets de nuages. Gisèle fend la nuit à toute allure, elle sait où aller. Elle est là, dans le shed. Le vent s'engouffre dans ses cheveux, dans chaque recoin de son corps. Gisèle retrouve son poste, elle voit tout. Gilles et Colette, dont les silhouettes se rapprochent l'une de l'autre. Le canon de la carabine à plombs se lève presque tout seul. Le vent tombe.

« *Happiness is a warm, yes it is...* »

Le coup part.

Il y a d'abord le cri de Colette. Puis son visage, face à la lune, dégoulinant de noir. Puis la silhouette sombre de Gilles qui titube et s'effondre.

* * *

À Campbellton, l'hôpital est situé au faîte de la côte, tout près du couvent. Derrière l'hôpital, il y a une forêt où perce le soleil par endroits. Au bas de la côte, il y a la mer avec ses vagues, déchaînées par moments, tranquilles par d'autres, et ses marées qui ne s'arrêtent pas.

Gilles est gardé au département d'ophtalmologie. Il ne lui reste plus qu'un œil, maintenant. Le gauche. Colette a raconté comment la carabine est tombée des mains de Gisèle, et comment elle s'est mise à courir en direction de la route. En quelques secondes, elle était hors de vue, dans la noirceur. Heureusement, la recherche n'a pas été trop longue : ils l'ont retrouvée pendant la nuit, dans une tente, loin dans le petit bois. Il a fallu attendre d'être à la lumière pour voir qu'elle s'était crevé l'œil gauche en tombant sur un piquet.

Gisèle est gardée en pédiatrie. De grands pans de soleil et une brise légère entrent par sa fenêtre. À toutes les questions qu'on lui a posées, la seule réponse qu'on ait pu obtenir a été : « Pour être égale. »